

Dis Papy, raconte moi comment c'était l'Algérie que tu as connue.... (Suite)

EL GUERRAH (Quatorzième partie)

A près ce tragique 20 aout, Je fus nommé à El Guerrah, nomination du 29 septembre 1955, avec effet du 1^e octobre...

et me re voilà parti...

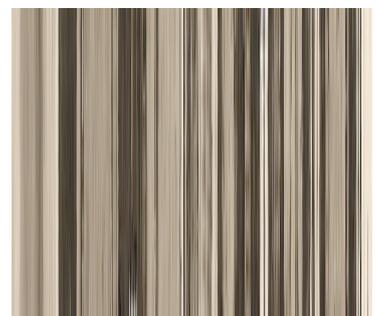
Constantine... Le Kroubs... Ouled Rahmoun...

Le train s'arrête encore ; sur le panneau de la petite gare on peut lire: EL GUERRAH !



El Guerrah, charmant petit village de 200 âmes environ, s'érigeant de part et d'autre de la route Constantine Batna, se situait à l'embranchement des lignes d'Alger et de

Batna ; c'était donc un nœud ferroviaire relativement important que supervisait le sympathique Monsieur PROUST ; un Hôtel des voyageurs, en face de la station : l'hôtel



LACQUENER - proposait quelques chambres ; on pouvait se restaurer au buffet de la gare; sur la route de Batna, la maison du garde-barrière,

toujours agréablement fleurie, abritait les DEMOGUE, une famille de gens simples et attachants.

A l'entrée du village, la « Cité » accueillait les cheminots et leurs familles . J'y comptais de nombreux amis parmi lesquels les Marchetti, Blanc, Bouzid , Voglimacci Gallestein.

Un peu plus haut vers le centre, le bistrot « chez JUGE », jouxtant le boulodrome, accueillait entre autres une fidèle clientèle de boulistes assidus; aux beaux jours régnait chaque soir une joyeuse animation.



Plus loin encore, en retrait d'une placette ombragée où avait été construit un bassin toujours rempli d'une eau limpide et fraîche, l'école recevait de nombreux élèves de 6 à 12ans, européens et «indigènes » comme on disait alors, les indigènes d'ailleurs beaucoup plus nombreux que les autres...

Au niveau administratif, le village, rattaché à Ouled-Rahmoun, - commune de plein exercice - avait à sa tête un adjoint spécial (mon oncle Jean...) qui remplissait donc les fonctions de Maire, secondé par un secrétaire (Plus tard, j'ai assuré cette fonction pendant une année ou deux) ; le secrétariat se situait dans une minuscule salle, dans le bâtiment de la Poste, qui, elle, était une Recette à part entière où régnait un vrai receveur, le placide et doux M.Girard.

La police , assurée par un garde-champêtre bon enfant, le trop brave Monsieur Raymond, dont la fille Arlette, fut ma première « fiancée» (nous avons 10 ans...) , manquait peut être d'efficacité, mais à cette époque...M. Raymond fut remplacé par le non moins débonnaire Akèche

toujours coiffé se son éternel turban, qui céda à son tour le poste à M.Fuzeret, notre voisin de palier.

On trouvait aussi dans le village quelques commerces folkloriques : un boucher qui exposait sa marchandise sur un étal au bord du trottoir...Lorsque nous voulions choisir un morceau de viande , il fallait d'abord chasser les mouches qui s'y agglutinaient...Pas question, à l'époque, de caisson réfrigéré ou de date de péremption...Apparemment, on a bien survécu !! Un épicier, dont la minuscule échoppe fleurait bon le café, la cannelle et le cumin, proposait aussi ses épices et quelques produits de première nécessité. Pas de médecin, pas de pharmacien non plus ; les plus proches se situaient à Aïn Mlila, à une dizaine de km, sinon il fallait pousser jusqu'à Constantine (32km)

Voilà en quelques lignes ce petit village si tranquille qui a compté beaucoup dans ma vie et l'a marquée d'une indélébile empreinte.

El Guerrah pour moi, ce sont trois périodes bien distinctes :

Lorsque j'avais une dizaine d'années, je venais passer les grandes vacances à la ferme de l'oncle Jean : ça représentait pour moi la liberté, l'évasion et ça nous éloignait de Philippeville, alors accablée par des bombardements aériens quasi quotidiens .

L'oncle Jean, le mari de Ninette, la sœur de mon père, gérait une importante exploitation agricole de plus de 800 ha dont il était locataire (Je crois devoir préciser que cette superficie, qui peut sembler énorme,

n'était pas le gage d'un énorme rapport : la culture pratiquée, dite extensive, produisait un rendement de 8 à 10 quintaux à l'hectare; les années exceptionnelles on enregistrait 10 à 12 q/ha...Quand on compare avec les rendements en Normandie: de 70 à 90 q/ha, ça laisse rêveur...fermons la parenthèse...)

De la ferme, bien située au sommet d'un mamelon, on embrassait les quatre coins de l'horizon : au nord, le passage à niveau et le village, à l'ouest la ligne d'Alger où, deux fois par jour, si ponctuel que l'on pouvait à son passage régler nos montres, l' « Inox » passait dans un grondement de tonnerre ; à l'est, la ligne de Batna, empruntée par une plus timide , mais non moins régulière « Micheline » au sud, la rectiligne route d'Aïn Mlila, passant devant la ferme voisine des Filippetit, où je m'étais fait un ami ,« Coco », se déroulait à perte de vue.

Pour accéder à la ferme de mon oncle, il fallait franchir un portail gardé par de sournois chiens kabyles qui vous laissaient passer et quand vous aviez le dos tourné, revenaient vous mordre les mollets... Puis traverser la cour où régnait en despote un troupeau d'oies braillardes et siffleuses dont il fallait se méfier, car elles adoraient nos blanches et nues jambes de citadins, trop attirantes sous nos culottes courtes...

La maison



d'habitation, toujours fraîche et fleurant bon la confiture et la soupe de légumes, se composait d'un rez de chaussée et d'un

étage ; en bas, une grande salle, où mon oncle avait installé son bureau , servait de hall ; à droite une belle salle à manger aux meubles cossus et reluisants, mais où nous n'allions que très rarement ; à gauche la vaste cuisine, un débarras, une salle de bains ; sur toute la longueur de la façade s'étendait une terrasse couverte où je jouerai plus tard avec mon cousin Jean-Pierre.

(PHOTOS :L'oncle Jean et La tante Ninette devant la terrasse.

(A ce sujet, je garde le souvenir d'une frousse mémorable que j'ai eue le jour où, peut être excédé par les bravades de mon gardien de but de cousin, je lui expédiais en pleine poitrine - involontairement je vous rassure- un shoot si violent qu'il le laissa inconscient pendant quelques minutes, au cours desquelles j'ai imaginé de nombreux scénarios pessimistes...Heureusement Jean-Pierre reprit ses esprits et moi mes couleurs...)

Les trois chambres étaient situées à l'étage, dominant les vastes plaines qui se déroulaient à l'infini.

A l'arrière de la bâtisse, mon oncle avait installé dans un cagibi, un groupe électrogène alimentant les batteries servant à l'éclairage de l'habitation; au delà, c'était le jardin, domaine de ma tante qui y faisait

pousser tant bien que mal, car il fallait très souvent arroser, fleurs et légumes.

J'avais souvent pour compagnon de jeux, un autre neveu de mon oncle...Je m'explique : Jeannot était le fils de la sœur de l'oncle Jean, lequel accueillait donc souvent ses deux neveux pendant les grandes vacances ; Jeannot et moi avions le même âge , mais lui qui habitait le Guettar El Aïech, un autre petit village situé à quelques km d'El Guerrah, avait sur moi un avantage considérable : il parlait couramment arabe et était bien plus rompu que le pauvre citadin que j'étais aux choses de la nature ; cela ne nous empêchait pas de très bien nous entendre et de nous compléter .

Nos terrains de jeux étaient vastes et illimités :

- d'abord, les champs, immenses, s'étendant à perte de vue, où nous poursuivions, devant les couteaux de la moissonneuse batteuse, des cailles grasses et dodues gavées de blé, si lourdes qu'elles avaient de la peine à prendre leur envol; nous parvenions souvent à en capturer quelques unes.
- les ateliers ensuite où le matériel entreposé nous offrait d'inépuisables possibilités : les tracteurs, moissonneuses, charrues, pouvaient, suivant nos besoins et notre fantaisie, devenir des sous-marins, des châteaux - forts, des bolides de course, des villes imaginaires où l'on se perdait parfois...
- la carrière enfin - d'où avaient dû être extraits les matériaux de construction de la ferme- située en contre - bas, proposait des cavernes, des grottes...Pas très rassurés, nous n'y allions que très rarement.

Mais nous adorions, par dessus tout, la recherche scientifique : voir par exemple, « en vrai », battre un cœur de grenouille...

Premier travail, la capture de la grenouille : le long de la voie ferrée de Batna coulait un petit oued où elles abondaient...il nous était facile d'en capturer deux ou trois que nous glissions dans un panier d'osier clos par un couvercle à claire-voie ; Jeannot excellait dans cet exercice ; il n'avait pas son pareil pour les cueillir au vol, tel un bondissant gardien de but : je le surnommait d'ailleurs le Darui de l'oued...(Comme chacun sait, ou ne sait pas...) Julien Darui était un célèbre gardien de but international dont j'admirais les prouesses et qui a été mon idole.

Ensuite, nous devions nous procurer tout le matériel nécessaire à une correcte dissection ; pour la planchette, les clous, le marteau : jeu d'enfant, tout cela se trouvait dans l'atelier toujours ouvert ; l'oncle dans les champs, la tante à sa cuisine au jardin ou au village, pas d'obstacle : il n'y avait qu'à se servir !

Pour le scalpel, outil de première nécessité, la tâche se révélait plus délicate : en effet, c'est dans l'armoire de la salle de bains que l'oncle rangeait ses lames de rasoir, et pour y accéder il fallait traverser la cuisine...Mais rien ne pouvait nous arrêter, et pendant que l'un attirait l'attention de la tante, l'autre...

La salle d'étude - je devrais dire plutôt de torture-...se situait derrière le muret du jardin, où nous étions plus tranquilles...D'abord, saisir la grenouille, pas toujours évident ; elles sont vives, ces petites bêtes...Et il arrivait souvent que l'une d'elles nous échappe et recouvre, en quelques bonds, une liberté qu'elle avait bien méritée...

Nous clouions sur la planchette, membres largement écartés, une malheureuse qui n'avait pas réussi à s'enfuir, et procédions alors à « l'intervention » proprement dite, dont les détails sanglants seront prudemment passés sous silence...Finalement, le résultat espéré, - voir le cœur battre « en vrai » - n'était pas atteint car la malheureuse bestiole martyrisée avait rendu l'âme bien trop tôt et son pauvre cœur ne battait plus...Les enfants sont bien cruels et ne se rendent pas toujours compte du mal qu'ils font...

Bien plus tard, à l'aube de mes seize ans, je devais revenir à la ferme pour les grandes vacances, cette fois pour " travailler" et me « faire » un peu d'argent de poche.

La première activité qui me fut confiée : le pesage des sacs de blé destinés à la coopérative d'Aïn Mlila : installé derrière l'imposante bascule, je surveillais d'un œil attentif le curseur qui hésitait, hésitait, et devait être stabilisé au poids exact de 80 Kg, pas un gramme de plus, pas un de moins... « Zid chouïa, Zid, chouïa, chouïa ... » Enfin le curseur s'immobilisait : le sac était fermé d'une main experte avec de la ficelle de lieuse qu'un des hommes avait préparée autour de son poignet ; puis il était chargé sur la remorque, dans un ordre bien établi , car il fallait éviter les déséquilibres dans le chargement...J'admirais ces ouvriers qui maniaient avec aisance des sacs que je n'arrivais même pas à bouger...

Ce personnel était constitué de saisonniers fidèles qui revenaient régulièrement, d'une année sur l'autre et qui pour rien au monde n'auraient manqué l'embauche : l'oncle Jean était très apprécié de ses

ouvriers: toujours proche d'eux, maîtrisant parfaitement l'arabe, parfois sévère mais juste, il les payait un peu plus que le tarif officiel, ce qui explique leur fidélité envers « M'sieu Jean »



Le chargement effectué, je devais conduire la remorque à la coop distante d'une dizaine de kilomètres ; je n'avais pas mon permis bien sûr, mais la route rectiligne, peu fréquentée, incitait l'oncle à me faire confiance, et j'étais tout fier au volant de mon « Renault » à la longue cheminée...(en fait, le tuyau d'échappement..) Heureusement qu'à l'époque, les contrôles n'étaient pas aussi fréquents que maintenant !! -

PHOTO *Brave Renault....*

je n'ai d'ailleurs jamais été arrêté - mais je me rends bien compte du danger que je représentais...car à l'aller, vitesse limitée par le poids de la lourde cargaison , j'étais raisonnable par la force des choses, mais au retour, avec la seule remorque libérée de son fardeau, je me sentais pousser des ailes, me prenais pour Fangio et me permettais quelques accélérations, encouragé par les ouvriers qui s'amusaient comme des petits fous en se cramponnant comme ils pouvaient...où ils pouvaient... !! Inconscient que j'étais...Quand j'y pense, j'en frémis !!



Une autre de mes attributions consistait à aller collecter les sacs que la moissonneuse batteuse

abandonnait sur le terrain : cette machine, déjà perfectionnée pour l'époque, moissonnait et battait, mais les sacs remplis au fur et à mesure étaient réceptionnés sur une glissière et balancés par chapelets de cinq à même le champ ; il fallait donc les récupérer à la fin de la journée et c'est à moi que ce travail incombait (*PHOTO : Jean et Ninette ; la remorque est chargée...*)

Un soir, la collecte terminée , la remorque lourdement chargée, les ouvriers sagement assis sur les sacs, jambes pendantes, je rentrais à la ferme lorsque, dans une pente très raide - que je n'aurais jamais dû emprunter - la lourde remorque gagne en vitesse sur le tracteur sur lequel elle butterait si il n'y avait l'attelage qui se tirebouchonne alors littéralement, faisant pivoter le Renault qui se retourne, m'éjectant à plusieurs mètres, et se retrouve les quatre roues en l'air, la cheminée dont j'étais si fier profondément fichée en terre, les roues avant continuant de tourner...et la remorque stoppée brutalement envoie par terre tout le chargement dont pas un seul sac n'a été déplacé et qui se retrouve d'un bloc sur le sol, les ouvriers toujours assis à la même place, ahuris, se demandant ce qui se passait...Ils étaient simplement descendus d'un étage... ! N'eût été le tragique de l'accident, la mine qu'ils faisaient aurait prêté à rire, mais je n'en avais pas du tout envie, choqué, étourdi par ma chute et angoissé à l'idée de la réaction de mon « employeur » qui, arrivé sur les lieux, me tranquillisa heureusement bien vite : il n'y avait pas eu de blessés et l'oncle, qui avait souscrit une solide assurance, dut seulement dans sa déclaration, mentir un petit peu quant à l'identité

du conducteur...J'en ris maintenant, mais je vous assure que sur le moment, je n'étais pas si brave et mon adorable tante Ninette, tout aussi émue que moi, dut s'employer pour me consoler...

Enfin, n'ébruitez pas cette affaire : de toutes façons, il y a prescription...Et inutile de vous préciser que ma carrière de chauffeur s'est arrêtée là !!

Et c'est à cette époque que j'ai appris à... danser le tango !

Je vous avais dit que, dans la « cité de la Gare » je comptais de nombreux amis et parmi eux, la famille B... : la maman, veuve, douce et réservée, Guy, le fils qui travaillait aux « CFA » (Chemins de Fer Algériens), donc à la gare, et Eliane, la fille, plus âgée que moi et dont le « fiancé » combattait en Indochine ; j'allais souvent leur rendre visite, attiré surtout il faut bien l'avouer par Eliane qui avait, ...entre autres... un bien joli minois . Un après midi , nous étions



seuls, Eliane mit un disque sur le Teppaz : c'était un tango de Tino Rossi : « Tout le bleu du Ciel.. » et m'invita à danser ; à l'époque, je ne savais pas - j'avoue que maintenant, je ne sais toujours pas, - demandez



à ma femme...- mais Eliane me proposa gentiment de m'apprendre (Ne voyez-vous pas là une certaine préméditation ? ; qu'eussiez vous fait à ma place ?

J'acceptai, un peu intimidé, (dame j'avais à peine dix sept ans...)... et Eliane m'a appris, enfin, a essayé de m'apprendre ; comme je ne pouvais pas tout découvrir en une seule leçon, je suis revenu...très souvent...Et j'ai

fait d'autres découvertes avec cet adorable professeur qui, je le crains, oubliait un peu avec moi l'éloignement du soldat qui se battait pour la France, là-bas, bien loin... ! Malgré les nombreuses répétitions, avouons le, pas toujours réservées au tango, je n'ai pas vraiment maîtrisé cette danse, mais là n'était pas l'essentiel...*sur la photo à Constantine, stade Turpin ave Éliane et Mme Hermelin*)

J'ai dû quitter El Guerrah à la rentrée, mais ai quand même revu Éliane soit à Constantine, où elle venait m'attendre à l'issue de matches disputés avec l'équipe junior de l'EJP, soit à Philippeville où elle était venue passer quelques jours de vacances, invitée par mes parents !

Avant de clore cet agréable épisode réservé à Éliane, il va me falloir vous faire un aveu ; croyez moi ou ne me croyez pas, mais notre relation n' est restée qu'à l'état de « flirt » certes un peu ...poussé, mais rien de plus. Éliane voulait à sa manière, rester fidèle à son lointain combattant... !!

A la même époque, mon ami Jeannot venait encore souvent à la ferme où un petit groupe de jeunes s'était constitué ; il y avait là des ami(e)s de mes cousins Michelle et Jean-Pierre : Monique B...Danielle, Alexandre, Muguette, plus spécialement réservée à Jeannot ; nous passions d'agréables journées et je les emmenais parfois - avant ma « mise à pieds »- faire un tour dans les champs avec le Renault...



PHOTO : Jean-Pierre,

Michelle et une amie

Nous allions aussi nous réunir à la gare, chez les PROUST, où nous nous rendions avec la 4cv que la tante Ninette consentait à me prêter (c'était avant l'épisode du tracteur...) Éliane venait parfois nous y rejoindre... Dans ces « surprises-parties » comme on disait alors, nous dansions bien sûr, et j'en profitais pour mettre en application les cours de tango prodigués par Éliane, sans réelle réussite il faut bien en convenir... Je me sentais plus à l'aise pour les slows, qu'on pouvait danser presque sur place en tenant bien serrée sa cavalière qui se laissait aller, les deux bras autour de notre cou... On écoutait religieusement, à longueur de soirée, les chansons d'André Claveau, Yves Montand, Marie-José, Félix Leclerc ou Édith Piaf : « Domino » « les Feuilles mortes » « Cerisier rose et pommier blanc » « Qui sait, qui sait, qui sait » « l'hymne à l'Amour » qui nous émouvait aux larmes car Piaf pleurait notre héros, le grand Marcel CERDAN... se succédaient sur l'électrophone, tandis que nous sirotions un Orangina, un Pschitt ou un Verigoud... en échangeant des commentaires circonstanciés sur tel ou...telle. Temps béni et regretté de l'insouciance, où es tu donc ??

Je suis revenu à El Guerrah, comme enseignant cette fois

J'y débarquai donc le 1^e octobre 1955 pour continuer à exercer ce métier commencé au Riff en 1954, puis à Mouzlia, mais je n'étais plus

Guerrah , une grosse boule dans la gorge et les yeux humides...Le premier coffret que j'ai d'ailleurs acquis a été justement « Faust » avec la divine Victoria de Los Angeles, Nicolai Gedda et Boris Christoff et je ne manquerais pour rien au monde les retransmissions du festival d'Avignon, des chorégies d'Orange ou les prestations des sublimes Pavarotti, Nathalie Dessay ou Roberto Alagna...J'adore aussi les opérettes, particulièrement celles d'Offenbach, gaies, vives, légères, entraînantes ou de Charles Lecocq, dont nous avons mis au répertoire de notre chorale des extraits de sa « Fille de Mme Angot »...

Les Garret devaient quitter El Guerrah et l'Algérie, aux vacances 56, Mireille, de plus en plus affectée par les « événements » et craignant pour la sécurité de sa famille, avait persuadé Louis qui s'était résigné à partir...Il firent la rentrée 56 à Randan dans le Puy de Dôme, où ils nous hébergèrent une nuit alors qu'à notre tour en 62, nous « remontions » vers Tourville les Ifs ; nos retrouvailles furent chargées d'émotion et de souvenirs.

Cette rentrée 56, nous la fîmes donc avec un nouveau directeur, M. Jean Barbier, lui aussi sympathique et agréable . Il devait hélas connaître un terrible malheur : son jeune fils de 7 ans, Jean-Pierre, un délicieux garçon que j'avais dans ma classe, fut victime d'une méningite foudroyante qui l'emporta en quelques heures ; quelle épouvantable épreuve que la perte d'un enfant ; autant celle d'une personne âgée peut être considérée comme logique, autant celle d'un enfant est atroce et injuste : les Barbier quittèrent El Guerrah et ses tristes souvenirs...

La rentrée 57 vit arriver deux jeunes collègues débutants, Gozlan et Roger Andichou, dont le père était très connu dans le domaine sportif à Constantine et dans le Constantinois : Zézé Andichou avait fondé un important club : le « SOC » (Stade Olympique Constantinois) où l'on pratiquait l'athlétisme, le basket et le volley ; Zézé était lui même un lanceur de poids et disque et avait été plusieurs fois champion départemental dans ces disciplines : j'étais particulièrement heureux de voir arriver Roger, : enfin j'allais pouvoir discuter sport... En fait, je n'en eus pratiquement pas l'occasion, puisque dès le mois de novembre, je recevais l'ordre de rejoindre le 67e Régiment d'Artillerie à Constantine, quartier Gallifet, pour y effectuer mon service militaire : j'obtempérai, bon gré mal gré, et abandonnai donc Danielle et Jean-Marc né en janvier , heureusement épaulés par ma belle sœur Michelle qui profitait de la possibilité, grâce à son BEPC, d'intégrer le cadre des « instructeurs du plan de scolarisation » et était nommée à El Guerrah. Je partais rassuré, ma femme et mon fils ne seraient donc pas seuls...

Après 21 mois de bons et loyaux services rendus à la Nation, la Nation à son tour me rendit à la vie civile ; je fus libéré en mai et pour un mois, rejoignait Saint-Charles , près de Philippeville.

Je ne retrouvais mon cher El Guerrah qu'à la rentrée 1959 : mais que de changements : exit Gozlan et Andichou ; à leur place un nouveau directeur venu tout droit du pays de Bécassine, imbu de sa personne et de sa fonction (Je ne le nomme pas, il n'en vaut pas la peine...). Garet, Barbier , chers amis, où étiez vous ? Avec vous, nous avons mangé notre pain blanc, avec le breton nous allions déguster la noire farine de sarrasin

: vous allez peut-être m'objecter que c'est normal avec un breton, mais bon... !!

Nous fûmes victimes de malveillance, de discrimination (et oui, notre qualité de Pieds Noirs peut-être ??) de brimades, particulièrement ma belle sœur ... Était-ce parce qu'elle avait acquis une 2CV flambant neuf qui suscitait la jalousie ?? Allez savoir .

Toujours est-il qu'un soir, suite à une injustice de plus, je décidais d'aller demander des explications à ce monsieur ; nous étions en pleins « « évènements » et le couvre - feu avait été instauré ; je n'en eus cure ; armé malgré tout de mon 7.65 (on ne sait jamais...) passant par derrière les habitations, je fus reçu par M. le DIRECTEUR, et nous eûmes une explication plutôt houleuse : rentré aux « préfabriqués » que nous habitons alors, je donnais des précisions à Danielle tout en manoeuvrant , énervé et encore sous le coup de l'excitation, la culasse de ce sacré 7.65 (mais pourquoi l'avais - je donc en main ?? Va sa'oir, comme i dit l'autre... Toujours est-il que soudain une détonation nous assourdit : j'avais malencontreusement appuyé sur la queue de détente ...On se regarde, incrédules les oreilles bourdonnantes ; Jean-Marc qui était près de moi s'exclame « Papa, tu m'as fait PAN dans l'oreille.. !! » Bien que choqués, nous sommes encore debout tous les trois, personne n'a été touché , un vrai miracle. Mais où est donc passé le projectile ? Rien dans la porte, rien dans le mur...C'est alors que je vois, à hauteur de mon poignet gauche, perler une goutte de sang : l'entrée de la balle...On cherche alors la sortie ... Ne cherchons pas, elle n'est pas ressortie, je la sens là, près du coude...Je réalise alors à quoi nous avons échappé . Mais la douleur

commence à se faire sentir, je perds un peu les pédales...et l'équilibre...Va falloir me conduire à l'hôpital de Constantine pour extraire la balle ; l'armée, alertée, demande un half-track à Ouled Rahmoun et nous voilà partis ; la balle est extraite, miracle, elle n'a pas touché d'organes importants, nerfs ou tendons, elle n'a fait que longer l'avant-bras: excusez moi , M 'sieurs dames, je ne fais que passer... « dis, la chance que ti 'as eue, mon fils !! »

Je me réveille le lendemain, me demandant où je suis, et attaché de surcroît : j'ai horreur d'être attaché ... Je réussis à me libérer et après avoir récupéré mes vêtements, file à l'anglaise, me fondant dans une colonne de troufions qui commentent gaiement leur sortie de l'hosto...Je suis récupéré par mon ami Jeannot (vous vous rappelez, celui avec qui on faisait des expériences scientifiques) qui me ramène à El Guerrah...

Le lendemain matin, ma belle sœur rentrant d'Ouled Rahmoun où elle logeait, ne me voyant pas, demande à Danielle « Où il est Claude ? » Sans trop s'émouvoir, Danielle répond : « A l'hôpital, il s'est tiré une balle ! » Incrédule, Michelle réitère sa question : même réponse ! Elle va alors à la porte de la chambre : fermée à clé par Danielle qui en mon absence s'était « cloîtrée », « Mais où il est Claude, mais où il est Claude?? » Voyant la panique s'emparer de sa sœur, Danielle ne peut s'empêcher d'éclater de rire...Et Michelle nous a avoué qu'elle avait cru un instant que j'avais mis fin à mes jours et que Danielle était devenue folle...

Ecoeuré par cette année invivable, je demandais et obtenais mon changement pour Auribeau, où j'avais effectué la plus grande partie de mon service, au 67E RA ; je rejoignais mon poste en octobre 60...

Je ne retournais plus à El Guerrah, mais avant d'en clore définitivement la page (du moins dans la narration , car dans mon cœur elle ne sera jamais close) il me faut encore rapporter quelques anecdotes , amusantes ou tragiques.

La « grenade » : C'était un doux soir d'été ; le boulodrome était illuminé et nous terminions une partie très serrée ; un point particulièrement délicat demandait une mesure précise et tous , joueurs et public, entourions « l'arbitre » qui allait rendre son verdict, quand le bruit sourd d'un objet heurtant le sol se fit entendre ; un des soldats spectateurs s'écria, en se jetant à terre : « Une grrrrrenade... !! (il était du sud ouest...) Nous n'eûmes pas le temps de réaliser...l'engin explosa !! Par une chance extraordinaire, tout le groupe captivé par la mesure de ce point litigieux se trouvait derrière un des gros platanes du boulodrome et la grenade éclata ...de l'autre côté... !! Purée de chance, dis !! Je n'ose imaginer les ravages si nous nous étions trouvés du mauvais côté... ! Cet attentat fit quand même deux blessés: le grand-père, papa de Mme Jugé, un de nos fidèles spectateurs : il eut les fesses criblées de menus éclats ce qui lui interdit pendant un certain temps la position assise et lui attira quelques plaisanteries 'mal placées' ; un militaire , lui, fut plus sérieusement atteint : un éclat lui fit perdre un œil .

L'auteur présumé de cet attentat fut arrêté : c'était le facteur...Je fus interrogé par les gendarmes : j'avais effectivement vu une ombre

s'enfuir, mais en mon âme et conscience, je ne pus dire que j'avais reconnu notre suspect.

Le « gigot » : Nous avons engagé , pour seconder Danielle, Khadra, une jeune « bonne » comme on disait alors, que son père, un peu réticent au début, consentit à nous confier ; nous devions nous charger de la « dégourdir » : lui apprendre à s'occuper de la maison, de Jean-Marc ; l'initier à la cuisine, au français qu'elle ne parlait pas, ou si peu ; de son côté, elle aidait au ménage, donnait la « becquée » à Jean-Marc, le promenait dans sa poussette. Khadra faisait des progrès et un beau jour Danielle , empêchée, lui demande d'aller au village pour des commissions : « Tu connais les légumes, Khadra ? - Oui madame je connais bien.. - rapporte moi des carottes et des « poreaux » dans ce couffin » Et voilà Notre brave fille partie. Elle revient au bout d'un moment, rapportant... un magnifique gigot !! Si magnifique que, malgré la présence de mon frère, nous eûmes du mal à en venir à bout en une semaine...

Khadra nous quitta quelques mois plus tard ; elle allait être voilée ; peut-être même était elle déjà promise à un vieux barbon qu'elle ne connaissait même pas... ?

Philatéliquement vôtre : Nous avons convié à déjeuner notre sympathique receveur des Postes, Monsieur GIRARD et conversions de choses et d'autres ; je fis part à notre hôte de mon intérêt pour la philatélie - je venais de commencer la collection des timbres d'Algérie- . M.GIRARD me dit alors : « C'est bizarre, figurez vous que j'avais au bureau toute une planche du timbre de la Journée du Timbre 1947, j'ai

eu toutes les peines du monde à m'en défaire, les clients n'en voulaient pas.

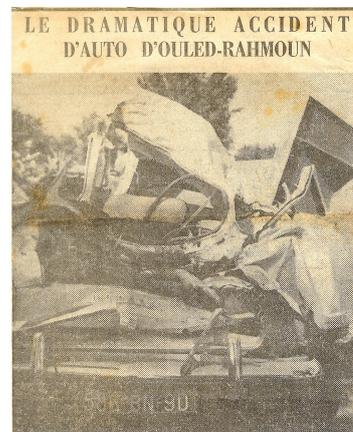
- et pourquoi ?

- ils étaient apparemment imprimés des deux côtés ... !! »

Je suis resté sans voix : une planche de recto-verso, une variété relativement rare et qui donne au timbre une grosse plus-value...Et il avait eu du mal à s'en débarrasser... !!

Je lui expliquais...Il fut désolé, mais je ne pouvais pas lui en vouloir ; on peut être Receveur des Postes et ne rien connaître de la philatélie... !!

Le drame : Nous devons aller à l'Inspection Académique à Constantine et avons surpris l'oncle Jean à la ferme ; ma tante Ninette venait de partir, elle aussi pour Constantine où elle devait rencontrer à l'Académie, un parent ,Yvon C. En sortant d'Ouled Rahmoun, un ralentissement , des militaires, des gendarmes : sur le bas-côté un véhicule accidenté dont le toit semblait avoir été broyé et de l'autre



côté de la route, une énorme cuve servant au transport du pétrole. Je dis à Danielle « Je plains les malheureux qui étaient la- dedans. » et nous continuons notre route, un peu choqués par cette scène. A Constantine, nous rencontrons Yvon. « Ninette n'est pas passée ? » Sa réponse négative nous étonne mais ne nous surprend pas, car ma tante devait aller aussi chez la manucure . Et nous rentrons . En passant sur le

lieu de l'accident, je reconnais un ami avec qui nous avons effectué une croisière à Collo, et que je n'avais pas revu depuis pas mal de temps, Georges Bonnissent. je descends, tout heureux de le revoir : « Alors , capitaine, ça fait un moment, comment ça...Je m'interromps, car je vois à sa mine que justement quelque chose ne va pas ! « - Claude, tu ne sais pas, l'accident, c'est ta tante Ninette ; elle, Mme Proust et une autre passagère n'ont pas survécu ... ! »

Une des cuves que transportait un camion allant à Hassi Messaoud s'était détachée et était tombée sur la voiture de ma pauvre tante, juste au moment où les deux véhicules se croisaient : cruauté du destin, vies à la merci de quelques millièmes de seconde... Nous sommes effondrés et fondons en larmes. « Mon Dieu, Jean-Pierre, Michelle... » Danielle ne trouve rien d'autre à dire...

C'est avec cet épisode tragique que je vais clore le chapitre El Guerrah ; mais comme je l'écrivais plus haut, dans mon cœur, il ne sera jamais clos... !!

Je vais enchaîner maintenant sur le chapitre militaire, puisque je regagnais, comme j'y avais été aimablement convié, le 67^e d'artillerie au Mansourah, à Constantine, quartier Gallifet .

Auteur : Claude Stefanini

(A suivre...)

Ce texte, propriété de Claude Stefanini, ne peut être reproduit, ni copié sur quelque support que ce soit, réutilisé pour illustrer toutes sortes de documents, loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteurs.